

Johann Wolfgang von Goethe

Divan occidental-oriental

Florilège traduit par Serge Meitinger

du *Livre du Chanteur*

AVEU

Qu'est-ce qui est difficile à cacher ? Le feu !
Car de jour la fumée le trahit,
De nuit la flamme, le monstre.
Difficile à cacher est encore
L'Amour : si discrètement qu'il soit nourri,
Il s'affiche pourtant facilement par les yeux.
Non, le plus difficile à cacher c'est un poème :
On ne le met pas sous le boisseau.
Le poète vient-il juste de le chanter,
Il en reste tout imprégné ;
L'a-t-il joliment calligraphié,
Il le veut : le monde entier doit l'aimer.
Il le lit à chacun, joyeux et bien haut,
Que cela nous importune ou nous édifie.

AIMABLE IMAGE

Quel chatolement là-bas relie
Pour moi le ciel à la colline ?
Une brume matinale éblouit
La vue perçante de mon regard.

Sont-ce des tentes du vizir
Qu'il fit dresser pour ses bien-aimées ?
Sont-ce des tapis de fête
Parce qu'il s'unit à la préférée ?
Rouge et blanc, mêlés, mouchetés,
Je ne saurais voir plus belle image ;
Mais comment, Hafis, ton Chiraz parvient-il
Jusque dans les grises contrées du Nord ?

Oui, ce sont les coquelicots chatoyants
Qui se pressent côte à côte
Et, défiant le dieu de la guerre,
Couvrent les champs de leurs gracieuses rayures.

Veuille toujours ainsi l'homme sagace
Se soucier avec profit de telles parures florales
Et un rayon de soleil, comme maintenant,
Les éclairer sur mon chemin !

BIENHEUREUSE ASPIRATION

Ne le dites à personne, sinon aux sages,
Car la foule se moque tout de suite :
Je veux célébrer le Vivant
Qui aspire à la mort par la flamme.

Dans la fraîche sérénité des nuits d'amour
Qui t'engendra, où tu engendras,
Te gagne une étrange contagion
Quand brille la bougie silencieuse.

Tu ne restes plus prisonnier
Dans l'ombre des ténèbres,
Et un désir neuf t'arrache
Vers une plus haute union.

Nulle distance ne peut te décourager,
Tu arrives en volant, fasciné,
Et enfin, amoureux de la lumière,
Tu es, papillon, consumé.

Et tant que tu ne détiens pas
Ce Meurs et deviens!
Tu n'es qu'un hôte obscur
Sur cette terre ténébreuse.

du *Livre d'Hafis*

ILLIMITÉ

Que tu ne puisses finir, cela fait ta grandeur,
Et que jamais tu ne commences, tel est ton destin.
Ton chant se meut en cercle comme la voûte céleste,
Du début à la fin continûment le même,
Et ce qu'apporte le milieu est manifestement
Ce qu'il reste à la fin et était au début.

Tu es la vraie fontaine poétique des joies,
Et, innombrable, s'écoule de toi vague sur vague ;
Une bouche toujours prête à embrasser,
Un chant du cœur qui coule plaisamment,
Un gosier toujours excité à boire,
Un bon cœur qui s'épanche.

Et le monde entier peut bien sombrer !
Hafis, avec toi, avec toi seul
Je veux rivaliser ! Plaisir et peine
Nous soient communs, comme à des jumeaux !
Aimer et boire comme toi
Doit être ma fierté, être ma vie.

Maintenant retentis, mon chant, de ton propre feu !
Car tu es plus vieux, tu es plus jeune.

IMITATION

Dans ta manière de rimer j'espère me retrouver,
La répétition aussi me doit plaire,
D'abord je trouverai le sens, puis aussi les mots ;
Aucun son ne doit pour moi retentir deux fois
Sans établir un sens distinct,
Comme tu sais faire, toi le plus favorisé de tous !

C'est comme une étincelle capable de mettre le feu
A la ville impériale, quand les flammes ondoient furieusement,
Et que, s'éventant, elles s'attisent de leurs souffles,
Elle, déjà éteinte, a disparu vers les voûtes étoilées :
Ainsi cela serpente hors de toi avec d'éternelles ardeurs,
Pour exalter à neuf un cœur allemand.

Des rythmes précis ont certainement de quoi tenter,
Le talent y trouve sans conteste son plaisir ;
Mais comme bien vite ils répugnent atrocement,
Masques vides privés de vie comme de sens.
L'esprit même ne s'estime pas heureux
Quand, soucieux de forme nouvelle,
Il ne met pas fin à cette forme morte.

SECRET OUVERT

Ils t'ont, saint Hafis,
Appelé la langue mystique
Et ces doctes du mot
N'ont pas connu le prix du mot.
Pour eux tu te nommes mystique,
Car ils ne voient qu'insanité en toi
Et leur vin piqué
Ils l'offrent en ton nom.

Mais toi, tu es un parfait mystique
Parce qu'ils ne te comprennent pas,
Toi qui, sans être dévot, es bienheureux !
Mais cela ils ne veulent pas te le concéder.

SIGNE

Et ils ont tout de même raison, ceux que j'accuse :
Car, qu'un mot n'ait pas qu'un seul sens,
Cela devrait bien se comprendre de soi.
Le mot est un éventail ! Entre les lames
Deux beaux yeux regardent de derrière,
L'éventail n'est qu'un voile gracieux,
Il me masque, il est vrai, le visage ;
Mais il ne dissimule pas la jeune fille,
Car le plus beau de ce qu'elle possède,
L'œil, me foudroie dans l'œil.

du *Livre de l'Amour*

AVERTI

Moi aussi, dans de belles boucles, je me suis
Par trop volontiers empêtré,
Et ainsi, Hafis, même aventure qu'à toi
Serait advenue à ton ami.

Mais elles tressent des nattes
Maintenant avec leurs longs cheveux,
Elles combattent sous le heaume,
Comme nous en avons tâté !

Mais qui a mûrement réfléchi
Ne se laisse pas réduire ainsi :
On craint de lourdes chaînes,
On se jette dans de légers collets.

SUBMERGÉ

Couverte de boucles serrées, une tête bien ronde !
Et quand je puis dans cette riche chevelure
A pleines mains plonger et replonger,
Je me sens comblé du fond du cœur.
Et quand j'embrasse front, sourcils, œil, bouche,
Je suis rasséréiné et toujours meurtri à nouveau.
Le peigne à cinq dents, où devrait-il s'arrêter ?
Déjà il en revient aux boucles !
L'oreille ne se refuse pas au jeu,
Ici ce n'est pas la chair, ici ce n'est pas la peau
Si douce au badinage, si riche d'amour !
Mais en caressant la chère petite tête,
On plongera dans cette riche chevelure,
Pour toujours on y replongera.
Ainsi as-tu également fait, Hafis,
Et nous recommençons par le début.

Le mal d'amour cherchait un lieu
Où tout fût désert et solitude ;
Il trouva mon cœur vacant
Et se nicha dans le vide.

du *Livre des Sentences*

La vie est un jeu de l'oie :
Plus on va de l'avant,
Plus tôt l'on parvient à un point
Où nul ne demeure de bon gré.

On dit que les oies seraient bêtes ;
Oh ! n'en croyez pas les gens :
Car l'une d'elles parfois est retournée
Pour me signifier de revenir en arrière.

Il en est tout autrement en ce monde
Où chacun pousse de l'avant ;
Quand quelqu'un trébuche ou tombe,
Nulle âme ne regarde en arrière.

« Les années, dis-tu, t'ont enlevé tant et tant :
La volupté propre au jeu des sens,
Le souvenir des futilités bien-aimées
D'hier, les randonnées en de vastes et lointains pays
Ne t'inspirent plus ; pas même cet ornement
Apprécié du renom, la louange des puissants,
Jadis agréable. Le plaisir de l'action personnelle
Ne jaillit plus, te manque l'intrépide audace !
Je ne saurais dire ce qu'il peut te rester en propre ! »

Il me reste assez ! Il me reste l'Idée et l'Amour !

du *Livre de Souleika*

HATEM

L'occasion ne fait pas le larron,
Elle est elle-même le plus grand larron ;
Car elle a volé le reste d'amour
Qui me demeurait dans le cœur.

Elle te l'a livré
L'entier revenu de ma vie,
Si bien que désormais, dépossédé,
Je n'attends plus ma vie que de toi.

Mais je sens déjà de la compassion
Dans l'escarboucle de ton regard
Et je jouis dans tes bras
D'un destin renouvelé.

SOULEIKA

Transportée par ton amour,
Je ne rabroue pas l'occasion ;
Fût-elle pour toi un larron,
Comme un tel larcin me réjouit !

Et pourquoi aussi te dire volé ?
Donne-toi à moi librement ;
Il me plairait par trop de croire
Oui, je suis celle qui t'ai volé.

Ce que tu aurais donné de si bon gré
Te vaudra un superbe revenu ;
Mon repos, ma richesse de vie
Je te les donne de bon cœur, accepte-les !

Ne raille pas ! Aucune dépossession !
L'amour ne nous fait-il pas riches ?
Quand je te tiens dans mes bras,
A nul bonheur le mien ne le cède.

GINGKO BILOBA

La feuille de cet arbre qui de l'Orient
A été confié à mon jardin
Donne à apprécier un sens caché
Capable d'édifier l'initié.

Est-ce *un seul* être vivant
Qui s'est scindé en lui-même ?
En sont-ce deux qui s'élisent
Au point qu'on les connaît comme *un seul* ?
Pour répliquer à de telles questions
J'ai sans doute trouvé le vrai sens :
Ne ressens-tu pas, à mes chants,
Que je suis *un* et double ?

HATEM

Boucles, vous me tenez captif
Dans le cercle du paraître !
Et pour vous répliquer, bruns
Serpents aimés, je n'ai rien.

Seul ce cœur, inchangé,
Se gonfle en une juvénile floraison ;
Sous la neige et la brume
Un Etna jaillit pour toi.

Tu me fais honte comme l'aurore
Fait à la sévère paroi de ces sommets,
Et une fois encore Hatem ressent
Le souffle du printemps et le feu de l'été.

Échanson, viens ici ! Encore un flacon !
Cette coupe je la porte à sa santé !
Si elle ne trouve qu'une poignée de cendres,
Elle dira : Il s'est consumé pour moi.

SOULEIKA

Jamais je ne veux te perdre !
L'amour donne force à l'amour.
Tu te plais à parer ma jeunesse
De ta puissante passion.
Ah ! comme cela flatte mon penchant
Quand on célèbre mon poète :
Car la vie c'est l'amour,
Et la vie de la vie c'est l'esprit.

Sur l'entrelacs de ces rameaux chargés,
Veuille, ô bien-aimée, jeter un regard !
Laisse-moi te montrer ces fruits
Pris dans une coque verte et piquante.

Ils pendent depuis longtemps, clos,
Tranquilles, ne se connaissant pas ;
La branche qui se balance et ondule
Les berce patiemment.

Mais il mûrit de l'intérieur
Et il gonfle, le noyau brun,
Il voudrait gagner l'air libre
Et verrait de bon gré le soleil.

La coque éclate, et chutant
Il se libère avec joie ;
Ainsi tombent mes chansons
Ramassées en ton sein.

SOULEIKA

Que signifie cette turbulence ?
Le vent d'Est m'apporte-t-il heureuse nouvelle ?
Le frais mouvement de ses ailes
Calme la profonde blessure du cœur.

Caressant, il joue avec la poussière,
Il la chasse en nuages légers,
Pousse vers l'abri des vignes
Le petit peuple joyeux des insectes.

Il apaise doucement l'ardeur du soleil,
Il rafraîchit aussi mes joues en feu,
Baise encor les grappes en sa fuite
Qui honorent les champs et les collines.

Et son chuchotement léger m'apporte
Mille saluts de l'ami ;
Avant même que ces collines ne s'enténébrent,
Mille baisers vont venir me saluer !

Et ainsi tu peux pousser plus loin !
Soutiens les amis et les affligés.
Là-bas, où rougeoient de hauts murs,
Je vais bientôt retrouver le bien-aimé.

Ah ! les vraies nouvelles du cœur,
Le souffle de l'amour, la vie ranimée,
Me viendront de sa bouche seule,
Son haleine seule peut me les donner.

SOULEIKA

Las ! tes ailes humides,
Vent d'Ouest, comme je te les envie :
Car tu peux lui annoncer
Ce que je souffre dans la séparation !

Le mouvement de tes ailes
Éveille en mon sein une muette langueur ;
Fleurs, yeux, bois et monts
Sont en larmes sous ton souffle.

Mais ton haleine clémente, paisible
Rafraîchit les paupières blessées ;
Las ! il me faudrait mourir de douleur
Si je n'espérais le voir à nouveau.

Hâte-toi donc vers mon bien-aimé,
Parle doucement à son cœur ;
Évite toutefois de l'attrister,
Et cache-lui mes peines.

Dis-lui, mais dis-le discrètement,
Que son amour est ma vie ;
La joyeuse émotion de l'un et de l'autre
Me sera donnée par sa présence.

REVOIR

Est-ce possible ! Étoile des étoiles,
Je te serre à nouveau sur mon cœur !
Las ! la nuit de la séparation
Quel gouffre, quelle souffrance !
Oui, c'est toi, de mes joies
Le doux et cher ennemi !
Me souvenant des douleurs passées
Je frémis devant le présent.

Quand le monde, dans le fond du fond,
Reposait en le giron éternel de Dieu,
Il conçut l'ordre de l'heure première
Avec l'allégresse sublime de la création,
Et il proféra le mot : Fiat !
Alors résonna un poignant hélas !
Quand le Tout en un violent effort
S'éparpilla dans la multiplicité du réel.

La Lumière s'établit : sitôt se sépara
D'elle avec terreur l'Obscurité,
Et sur-le-champ les Éléments
Dissociés se fuient les uns les autres.
Rapide, dans un rêve sauvage et chaotique,
Chacun se jette au loin,
Dans les espaces infinis, roidi,
Sans désir, sans harmonie.

Tout était muet, silencieux et désert,
Dieu était seul pour la première fois !
Alors il créa l'Aurore
Qui prit pitié de ce tourment ;
Elle fit croître, du monde terni,
Un jeu de couleurs harmonieuses,
Et alors put s'aimer à nouveau
Ce qui d'abord avait été séparé.

Et avec une pressante passion
Se cherche ce qui s'appartient ;
Et vers la vie sans limite
Sont tournées sens et regard.
Que ce soit rapt, que ce soit inclination,
Pourvu qu'on se saisisse et se tienne !
Allah n'a plus à créer désormais,
Nous créons son univers.

Ainsi avec les ailes de l'Aurore,
Je fus emporté vers ta bouche ;
Et la nuit, de ses mille sceaux,
Confirme notre union au clair des étoiles.
Tous deux nous sommes sur cette terre
Exemplaires dans la joie et la douleur,
Et un second : Fiat !
Ne nous peut séparer à nouveau.

Sous mille formes tu te plais à te cacher,
Mais, ô toute aimée, aussitôt je te reconnais ;
Tu te plais à t'abriter sous des voiles magiques,
O toute présente, mais aussitôt je te reconnais.

A la poussée jeune et très pure du cyprès,
O toute élancée, aussitôt je te reconnais.
Dans l'onde vivante et pure du canal,
O toute charmante, bien-sûr je te reconnais.

Quand le jet d'eau montant s'épanouit,
O toute joueuse, avec quelle joie je te reconnais. ;
Quand la nue se forme et se transforme,
O toute changeante, là je te reconnais.

Au voile à fleurs du tapis des prés,
O toute constellée, si belle je te reconnais ;
Et là où s'agrippe un lierre aux mille bras,
O toute enlaçante, là je te connais.

Quand le matin s'enflamme sur les monts,
Aussitôt, ô toute enjouée, je te salue ;
Alors sur ma tête s'arrondit le ciel pur,
O toute enthousiasmante, et alors je te respire.

Ce que je connais par sens externe, par sens interne,
O toute éclairante, je le connais par toi ;
Et quand je nomme les cent noms d'Allah,
Avec chacun sonne un nom pour toi.

du *Livre de l'Échanson*

A L'ÉCHANSON

Toi, gracieux enfant, entre donc,
Pourquoi te tenir ainsi sur le seuil ?
Tu me serviras désormais d'échanson
Et tout vin me sera savoureux et clair.

L'ÉCHANSON
(parle)

Toi, avec tes boucles brunes,
Déguerpis, rouée garce !
Si je lui verse boissons à sa guise,
Mon maître m'embrasse au front.

Mais toi, je pourrais le jurer,
Tu ne t'en contenteras pas,
Tes joues, tes seins,
Ennuieront mon ami.

Crois-tu bien me tromper
En t'esquivant d'un air gêné ?
Sur le seuil je vais me coucher
Et m'éveillerai si tu t'insinues.

L'ÉCHANSON

Ciel, quel état ! seigneur, et si tard ce soir
Tu te faufiles hors de ta chambre ;
Les Persans appellent cela Bidamag bouden,
Les Allemands disent mal aux cheveux.

LE POÈTE

Laisse-moi pour l'instant, cher garçon !
Le monde ne saurait me plaire,
Ni la beauté, ni le parfum de la rose,
Ni le chant des rossignols.

L'ÉCHANSON

C'est justement ce mal que je veux soigner
Et je crois pouvoir réussir.
Tiens ! mange ces amandes fraîches
Et le vin te goûtera de nouveau.

Puis je veux sur la terrasse
Te baigner de frais effluves ;
Et sitôt que je te regarde dans les yeux,
Tu donnes un baiser à l'échanson.

Regarde, le monde n'est pas un antre,
Il est toujours riche en nids et couvées,
En parfum de rose et essence de rose !
Boulboul aussi chante comme hier.

L'ÉCHANSON (somnolent)

Ainsi j'ai enfin appris de toi
La présence de Dieu dans tous les éléments.
Et tu m'offres tout cela avec tant de charme !
Mais le plus charmant c'est que tu aimes.

HATEM

Il sommeille fort doucement et il a bien droit au sommeil.
Cher garçon, tu m'as servi à boire ;
De l'ami et du maître, sans contrainte ni punition,
Si jeune tu as appris ce que sait le vieillard.
Mais maintenant une heureuse plénitude de santé
Baigne tes membres pour que tu te renouvelles.
Je bois encore, mais je veux rester calme, très calme,
Afin que, ne t'éveillant pas, tu me fasses plaisir.

du *Livre des Paraboles*

A travers le frisson des nues, le chant nocturne de Boulboul
Pénétra jusqu'au trône étincelant d'Allah.
Et pour le récompenser de son chant impeccable,
Dieu l'enferma en une cage dorée.
Ce sont les membres de l'homme.
A la vérité, il s'y sent à l'étroit ;
Mais tout bien réfléchi,
La petite âme reprend toujours son chant.

Je vis avec surprise et ravissement
Une plume de paon dans le Coran :
Bienvenue à cette place sacrée,
Trésor éminent parmi les créations terrestres !
En toi, comme dans les étoiles du ciel,
La grandeur de Dieu se donne à lire dans le petit,
Car, lui dont le regard embrasse les mondes,
A imprimé ici l'image de son œil
Et si bien orné ce frêle plumage
Que les rois ont à peine essayé
De copier le faste de l'oiseau.
Réjouis-toi humblement de ta gloire,
Ainsi tu seras digne de ton sanctuaire.

Tous les hommes, grands et petits,
Se trament une toile délicate,
Et, avec leurs ciseaux pointus,
Ils se tiennent élégamment au milieu.
Quand un balai y passe,
Ils crient au scandale :
L'on vient d'anéantir le plus grand des palais.

du *Livre du Paradis*

LA HOURI

Aujourd'hui, c'est mon tour de garde
A la porte du Paradis,
Je ne sais trop que faire,
Tu me sembles bien suspect !

A nos frères musulmans es-tu
Bien réellement apparenté ?
Sont-ce tes combats et tes mérites
Qui t'ont envoyé au Paradis ?

Comptes-tu parmi ces héros ?
Montre tes blessures
Qui m'annoncent de glorieux faits,
Et je te ferai entrer céans.

LE POÈTE

Pas tant d'histoires !
Laisse-moi seulement entrer :
Car j'ai été un homme
C'est-à-dire un combattant.

Aiguise tes regards puissants !
Perce à jour ici ce cœur :
Vois la perfidie des blessures de la vie,
Vois la volupté des blessures de l'amour !

Et cependant j'ai chanté en croyant fidèle :
Que l'aimée m'était loyale,
Que le monde, comme il tourne,
Était plein d'amour et reconnaissant.

Avec les meilleurs des hommes
J'ai travaillé jusqu'à obtenir
Que mon nom en flammes d'amour
Resplendisse dans les plus beaux des cœurs.

Non ! tu n'étais pas un indigne !
Donne-moi ta main, que jour après jour,
Sur tes doigts délicats
Je me plaise à compter des éternités.